

hommes, et pourvue de trois cent cinquante bouches à feu, se trouvait réunie le 14, à l'insu des Prussiens, et apprenait la présence de l'Empereur par une proclamation.

Tout avait réussi au gré de son attente : le 14 au soir, une sécurité parfaite régnait à Bruxelles, à Charleroi et à Namur. Blücher allait être surpris ; mais le général français Bourmont, qui commandait une division du quatrième corps, et qui n'avait été employé que sur les vives instances du général Gérard, passa à l'ennemi avec le colonel de génie Clouet et le chef d'escadron Villoutrey, écuyer de l'Empereur.

Blücher profita des renseignements qu'il reçut du transfuge Bourmont, pour se rapprocher de l'armée anglaise. Napoléon, de son côté, prévoyant les changements que devait produire une révélation aussi funeste, et connaissant le caractère entreprenant de Blücher, pris de nouvelles dispositions : le 15, à la pointe du jour, l'armée française se prépara à passer la Sambre sur trois points.

(à suivre)

CE SONT LES PRUSSIENS QUI ARRIVENT !

Le 18 juin, dès la pointe du jour, toute l'armée s'ébranla et se mit en marche sur onze colonnes. Napoléon, à la tête de sa vieille garde, se porta sur les hauteurs de Rossomme, devant une espèce de tour bâtie en bois et visible de fort loin dans la campagne, et s'y tint en observation.

La chaleur était étouffante, le temps était sombre. Les soldats, accablés de fatigue et inondés par la pluie qui était tombée toute la nuit, avaient néanmoins salué de leurs *viva* ordinaires ce jour qui, pour la plupart d'entre eux, devait être le dernier.

Quelques paroles de commandement de loin en loin et le bruit du tonnerre qui grondait dans l'espace interrompaient seuls le silence de la plaine. L'armée française ne comptait plus que 69,000 hommes, en raison de l'absence du corps d'armée de Grouchy. L'armée de Wellington était à elle seule de 90,000 hommes. Napoléon se crut supérieur en force quoique inférieur en nombre. Il n'y avait que moitié d'Anglais dans cette armée, tandis que la nôtre n'était composée que de Français faisant cause commune de gloire sous le même drapeau ;

aussi Napoléon était-il plein de confiance et paraissait-il même de très bonne humeur.

Tout en donnant des ordres nombreux, ils causaient galement avec ceux de ses officiers-généraux qui se trouvaient le plus près de lui. Au fur et à mesure qu'on lui amenait des prisonniers de distinction, il les interrogeait avec vivacité et prenait du tabac à tout moment. Éprouvant une soif ardente, il demanda quelque chose à boire. Les fournisseurs de sa maison étant trop éloignés, on se procura assez difficilement une bouteille de vin. Le grand-maréchal lui ayant présenté un gobelet à moitié rempli, à peine l'eut-il approché de ses lèvres qu'il le rendait à Bertrand.

— Votre majesté trouve peut-être ce vin *un peu raide* ? dit le grand-maréchal ; c'est qu'il est de l'année dernière.

— De l'année dernière ! répéta en souriant Napoléon ; vous avez bien de la bonté ; dites plutôt de l'année prochaine.

* *

Cependant arrivent à chaque instant des officiers d'état-major qui, après avoir parcouru toute la ligne viennent faire leur rapport. Napoléon se décide alors à tourner la gauche de l'ennemi afin d'offrir un point de jonction au corps d'armée de Grouchy, qu'il attend avec la plus vive impatience. Il a su que ce général a couché à Gembloux ; or, d'après les derniers ordres qui lui ont été expédiés, à quatre heures du matin, il doit attaquer Wavres et achever la destruction de l'armée de Blücher ; mais Napoléon ignore la jonction de l'armée de Bulow avec ce général en chef, jonction qui s'est opérée la nuit même, sans que Grouchy pensât à s'y opposer.

Apprenant tout à coup, par un prisonnier hanovrien, la réunion de ces deux généraux, il dit au maréchal Soult, son chef d'état-major :

— Nous avions ce matin 90 chances pour nous ; l'arrivée de Bulow nous en fait perdre 30, mais nous en avons encore 60 contre 40, si Grouchy répare la faute qu'il a commise hier, la victoire n'en sera que plus décisive.

Il est onze heures ; il n'y a encore d'engagés que des tirailleurs, Napoléon fait donner l'ordre au maréchal Ney de commencer le feu et de s'emparer de la position de la Haie-Sainte. Aussitôt une canonnade épouvantable se fait entendre ; il n'y a pas moins de 150 bouches à feu de notre côté.

Cette maison de la Haie-Sainte, située dans le creux d'un vallon, est prise et reprise plusieurs fois sous les yeux de Napoléon avec un acharnement égal de part et d'autre ; enfin à trois heures après-midi elle nous reste ; ceux qui la défendaient, n'ayant plus de munitions, se sont tous fait tuer.

Le combat continue sur tous les autres points.

* *

Sur les cinq heures du soir on voit l'armée anglaise faire un mouvement pour se porter sur la chaussée de Bruxelles, comme pour prendre les devants en cas de retraite. La droite de l'armée de Wellington et la gauche de celles de Bulow sont aussitôt bordées par nos troupes ; des cris de victoire retentissent déjà sur le terrain conquis par nos braves.

— C'est trop tôt d'une heure ! dit froidement Napoléon ; Grouchy ne s'est pas encore fait voir ; en attendant il faut soutenir ce qui est fait.

Et le combat continue. A sept heures, l'armée française est enfin maîtresse du champ de bataille après d'incroyables prodiges de valeur. Dans ce moment une faible canonnade se fait entendre dans la direction de Wavres :

— C'est Grouchy s'écria Napoléon.

Aussitôt toutes les lunettes de l'état-major sont braquées sur ce point ; mais le temps est tellement brumeux qu'on ne peut rien distinguer. Napoléon détache un officier d'ordonnance dans la direction de Wavres... L'officier revient en toute hâte, et perçant jusqu'à lui :

— Sire, lui dit-il extrêmement ému, ce sont les Prussiens qui arrivent.

— Monsieur, ce n'est pas possible, répond Napoléon avec indifférence.

— Sire, réplique l'officier, je les ai vus comme j'ai l'honneur de voir votre Majesté.

— Monsieur, vous ne savez ce que vous dites.

Et l'officier se perd dans les rangs de l'état-major.

Une demi-heure après, les premières colonnes prussiennes débouchent et arrivent au pas de course sur notre aile droite, guidées par un paysan des environs de Frischemont, qui dit à leur chef : " En suivant cette direction vous les prendrez tous. " C'est alors que Napoléon acquiert la triste certitude que Blücher vient l'attaquer avec 150,000 Prussiens, il s'écrie en pâlisant :

— Cet officier avait raison.

Ici commence la troisième et dernière bataille.